

Enlève la nuit

de Monique PROULX (Canada-Québec), Ed. du Boréal (Canada-Québec)



(...) C'était alors bien après les jours d'hiver, en ce temps de premières feuilles et de bourgeons d'espoir. Il y avait des arbres dans ce moignon de rue, et j'aime les arbres même avant qu'ils soient habillés d'été, comme j'aime tout ce qui sort de la terre et en a gardé l'odeur. (...)

Extrait (p. 30)

(...) Maintenant, on peut se le demander. Qu'est-ce qu'un homme ? Qu'est-ce qu'un homme bon ? Un homme bon peut-il être en même temps un ivrogne et un voleur ? Et qu'est-ce qui est le plus important, être bon ou être sobre et honnête ? (...)

(...) Je ne sais plus rien. D'autres questions de même non-sens me tournent ainsi dans la tête et n'aterrissent sur aucune réponse. Par exemple, chaque fois que je besogne à la Maison de Virginie Sister pour les écorchés de la rue, à leur verser de la soupe ou du gruau et à écouter leurs histoires de malchance, je ne comprends rien. Ceux-là sont dans le dénuement suprême jusqu'au trognon, je le vois bien. Mais comment il se fait que malgré leurs misères et leurs maladies je sens un espace en eux, un grand espace désert et libre, et que ça se communique à moi, la porte grande ouverte, comme si la pauvreté de n'avoir rien les laissait et me laissait libres de circuler sans obstacles, juste avec eux ? Et comment il se fait que c'est avec les riches mangeurs de fourmis, en haut de la ville où les terrains privés sont presque des forêts, que je me sens tellement à l'étroit ? Ceux-là, ou celles-là, car ce sont souvent des femmes charmantes et modernes et vêtues sportivement qui me reçoivent, j'ai à peine le temps de descendre de ma bicyclette et de leur tendre leur plat de tarentules ou de morpions gratinés qu'elles ont déjà commencé à parler dans leur téléphone cellulaire et à pitonner des rendez-vous dans l'agenda de leur cerveau et qu'elles me regardent à peine en me donnant mon pourboire, et que je me sens soudain avec elles ratatiné par le temps qui manque et les futures expériences à vivre au plus sacrant.

Pardonnez mon arrogance, moi qui ne connais rien, mais je ne sais plus qui plaindre ni à qui vouloir ressembler. (...)

Extrait (p. 53-54)

(...) Il faut que je vous parle de la pluie.

La pluie qui est un bienfait on dit pour les récoltes et les légumes et qui fait une crépitante agréable musique contre la fenêtre pendant que l'on se tient au sec dans sa maison et qui survient dans la vie des gens normaux comme une petite chose normale – Tiens il pleut ! Tiens il va pleuvoir ! – quand elle ne se pointe pas bien entendu sous forme d'inondations et de digues qui lâchent et d'égouts qui débordent, une petite chose normale un peu contrariante si on avait prévu une randonnée au soleil et un pique-nique au parc avec du saumon fumé et du bon vin cher, mais on soupire Tiens il pleut, Tiens il va pleuvoir, et puis on ouvre son parapluie et on pense à autre chose. Je vous parle de la pluie pour celui qui est dehors.

Pour celui qui est dehors, la pluie est la victoire de l'eau dans sa forme envahissante, sa forme de conquérant, car elle sait où suinter et de force imbiber petit à petit tous vos châteaux forts de sécheresse. Celui qui est dehors connaît la royauté maudite de la pluie. Il n'y a rien qui lui résiste, ni le dessous des couverts d'arbres, ni les renforcements des toits, ni les abris d'autobus dont d'ailleurs tôt ou tard on vous éjecte, et la pluie suavement gagne vos souliers et humecte votre pantalon et votre col et vous glisse dans le cou comme par amitié un frisson qui devient de la fièvre et du froid même l'été et plus tard de la maladie même si vous êtes jeune, de la maladie de désespoir autant que de corps. (...)

Extrait (p. 76-77)

Tous droits réservés